

HILLARY RODHAM CLINTON
ET LOUISE PENNY

État de terreur

roman traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

ACTES SUD

Aux femmes et aux hommes courageux qui nous protègent de la terreur et résistent à la violence, à la haine et à l'extrémisme, d'où qu'ils viennent. Votre exemple nous incite chaque jour à être plus courageux, à être meilleurs.

Le phénomène le plus extraordinaire à s'être produit de mon vivant, ce n'est ni la présence d'un homme sur la Lune ni les 2,8 milliards de personnes actives sur Facebook chaque mois. C'est que, depuis Nagasaki, soixante-quinze ans, sept mois et treize jours se sont écoulés sans qu'on ait eu recours à une bombe nucléaire.

TOM PETERS

— Madame la secrétaire d'État, fit Charles Boynton en se hâtant à la suite de sa patronne qui, dans Mahogany Row, fonçait vers son bureau au département d'État. Vous avez huit minutes pour vous rendre au Capitole.

— C'est à dix minutes, répondit Ellen Adams en se mettant au pas de course. Et je dois encore prendre une douche et me changer. À moins que...

Elle s'arrêta et se tourna vers son chef de cabinet.

— Je peux y aller comme ça ?

Elle écarta les bras pour lui permettre de bien la regarder. Impossible de ne pas noter le regard suppliant d'Ellen, son ton angoissé et le fait qu'elle semblait avoir été traînée dans le sillage d'une machine agricole rouillée.

Boynton esquissa un sourire crispé, presque douloureux.

À un peu moins de soixante ans, Ellen Adams était de taille moyenne, mince et élégante. Ses vêtements bien choisis et sa gaine en *spandex* lui permettaient de dissimuler son faible pour les éclairs au chocolat. Son maquillage subtil mettait en valeur ses yeux bleus intelligents, sans pour autant chercher à cacher son âge. Elle n'avait pas besoin de se rajeunir, mais elle ne tenait pas non plus à paraître plus vieille qu'elle l'était.

Sa coiffeuse, chaque fois qu'elle lui appliquait sa coloration spécialement formulée, la qualifiait d'"éminence blonde".

— Avec tout le respect que je vous dois, madame la secrétaire, vous avez l'air d'une clocharde.

— Encore heureux qu'il te respecte, chuchota Betsy Jameson, meilleure amie et conseillère d'Ellen.

La journée de vingt-deux heures avait débuté par le déjeuner diplomatique que la secrétaire d'État avait donné à l'ambassade des États-Unis à Séoul, suivi d'entretiens de haut niveau sur la sécurité régionale et d'efforts visant à sauver un accord commercial vital qui, contre toute attente, battait de l'aile. Dernier arrêt de l'interminable journée : visite d'une fabrique d'engrais dans la province de Gangwon, prétexte à un passage éclair dans la zone démilitarisée.

Enfin, Ellen avait pu gagner l'avion. Aussitôt dans les airs, elle avait retiré sa gaine et s'était servi un grand verre de chardonnay.

Elle avait consacré quelques heures à l'envoi de rapports à ses adjoints et au président, puis s'était attaquée à la lecture de notes de service. Malgré de vaillantes tentatives, elle s'était endormie sur un rapport du département d'État consacré à des problèmes de dotation à l'ambassade en Islande.

Elle se réveilla en sursaut quand son adjointe lui toucha l'épaule.

— Nous allons atterrir, madame la secrétaire.

— Où ça ?

— À Washington.

— L'État ?

Se redressant, elle passa la main dans ses cheveux, qui se dressèrent sur sa tête, comme si elle avait eu une grosse frayeur ou une idée de génie.

Elle espérait une escale à Seattle. Pour ravitailler, prendre des provisions ou répondre à une urgence mécanique fortuite. En même temps, elle se doutait que l'urgence, s'il y en avait bel et bien une, n'avait rien à voir avec l'avion.

L'urgence, c'est qu'elle s'était endormie, qu'elle n'avait pas pris sa douche et...

— À D.C.

— Mon Dieu, Ginny. Vous n'auriez pas pu me réveiller plus tôt ?

— J'ai essayé, mais vous avez seulement grogné avant de vous rendormir.

Ellen gardait un vague souvenir de l'épisode, qu'elle avait pris pour un rêve.

— Merci pour la tentative. J'ai le temps de me brosser les dents ?

Un tintement annonça que le capitaine avait allumé la consigne des ceintures.

— Je crains que non.

Ellen jeta un coup d'œil par le hublot de son avion gouvernemental, qu'elle surnommait en blaguant Air Force 3. Elle aperçut le dôme du Capitole, l'immeuble dans lequel elle prendrait bientôt place.

Elle vit aussi son reflet. Ses cheveux étaient en bataille, son mascara avait coulé, ses vêtements étaient en désordre. À cause de ses verres de contact, ses yeux injectés de sang brûlaient. Elle vit des rides d'inquiétude et de stress, absentes seulement un mois plus tôt, au moment de l'inauguration. Cette journée radieuse où tout était nouveau, où tout semblait possible.

Comme elle aimait ce pays. Phare glorieux, détraqué.

Après avoir consacré des années à la création et à la consolidation d'un empire médiatique international comprenant désormais des réseaux de télévision, une chaîne d'information en continu, des sites Web et des journaux, elle avait passé le flambeau à la génération suivante. Sa fille, Katherine.

Après avoir vu son pays bien-aimé s'agiter presque à mort pendant quatre ans, elle était maintenant en mesure de l'aider à guérir.

Depuis la mort de son Quinn adoré, Ellen s'était sentie non seulement vide, mais aussi inaccomplie. Avec le temps, cette sensation, au lieu de diminuer, s'était accentuée. Le gouffre s'était approfondi. Elle avait senti le besoin d'en faire plus. D'aider davantage. De soulager la souffrance plutôt que de simplement en rendre compte. De donner le meilleur d'elle-même.

L'occasion était venue de la source la plus improbable. Le président élu, Douglas Williams. Le monde changeait parfois rapidement. Pour le pire, certes, mais aussi pour le mieux.

Et voilà qu'Ellen se trouvait à bord d'Air Force 3. À titre de nouvelle secrétaire d'État du nouveau président.

Elle était bien positionnée pour rétablir les ponts avec les alliés des États-Unis après l'incompétence quasi criminelle de

l'administration précédente. Elle pouvait renouer des relations vitales et rappeler à l'ordre des nations hostiles. Celles qui avaient des projets sinistres et les moyens de les mener à bien.

Ellen Adams pouvait non seulement parler du changement, mais aussi le provoquer. Changer des ennemis en amis, repousser le chaos et la terreur.

Et pourtant...

Le visage qui lui rendait son regard n'affichait plus la même confiance. Elle avait sous les yeux une inconnue. Une femme fatiguée, débraillée, vidée. Vieillie prématurément. Peut-être un peu plus sage, toutefois. Ou plus cynique ? Elle espérait que non. Mais pourquoi était-il désormais si difficile de distinguer la sagesse du cynisme ?

Avec un mouchoir mouillé d'un peu de salive, elle effaça le mascara. Puis, après avoir retouché sa coiffure, elle sourit à son reflet.

Le visage qu'elle donnait à voir. Et que le public avait appris à connaître. La presse, ses collègues, les chefs d'État étrangers. Celui de la secrétaire d'État confiante, affable et sûre d'elle-même, représentante de la nation la plus puissante du monde.

Simple façade. Ellen Adams nota autre chose sur son visage spectral. Un aspect horrible qu'elle avait grand soin de cacher, y compris à elle-même. Mais qui, à cause de l'épuisement, avait eu raison de ses défenses.

Elle vit la peur. Et son proche parent, le doute.

Réel ou contrefait ? Un ennemi tout proche qui lui murmurait à l'oreille qu'elle n'était pas à la hauteur. Qu'elle manquait d'envergure. Qu'elle allait tout gâcher et mettre en péril des milliers, voire des millions de vies.

Elle repoussa ces idées, consciente qu'elles ne servaient à rien. Mais la petite voix, en s'estompant, signala que ses affirmations n'étaient pas fausses pour autant.

Aussitôt l'avion posé à la base aérienne d'Andrews, Ellen fut entraînée dans un véhicule blindé, où elle lut d'autres notes de service, rapports et courriels. La ville défilait sans qu'Ellen, occupée à se mettre à jour, voie quoi que ce soit.

Depuis le garage souterrain de l'immeuble Harry S. Truman, sorte de monolithe que les plus anciens occupants continuaient

d'appeler Foggy Bottom, certains même avec affection, une phalange monta avec elle dans l'ascenseur et la conduisit à toute vitesse jusqu'à son bureau au septième étage.

Son chef de cabinet, Charles Boynton, l'accueillit à sa sortie de l'ascenseur. C'était l'un des membres du personnel que la cheffe de cabinet du président avait affectés à la nouvelle secrétaire d'État. Grand et dégingandé, il devait sa minceur à un surcroît d'énergie nerveuse plutôt qu'à l'exercice ou à de saines habitudes alimentaires. Ses cheveux et son tonus musculaire semblaient engagés dans une course à finir : lequel des deux abandonnerait le navire en premier ?

Boynton, qui, depuis vingt-six ans, s'élevait dans la hiérarchie politique, avait fini par décrocher un poste clé de stratéliste à l'occasion de la campagne présidentielle victorieuse de Douglas Williams. Laquelle s'était révélée particulièrement brutale.

Enfin admis dans le Saint des Saints, Charles Boynton était résolu à y rester. Sa récompense pour avoir suivi les ordres. Et misé sur le bon cheval.

Boynton avait édicté des règles ayant pour but de discipliner les secrétaires de cabinet indociles. À ses yeux, il s'agissait de nominations politiques provisoires. Qui ne devaient rien changer à la structure qu'il avait mise en place.

En route vers le bureau de la secrétaire d'État, Ellen et son chef de cabinet parcoururent le couloir aux murs lambrissés de Mahogany Row, suivis de conseillers, d'adjoints et d'agents de la Sécurité diplomatique.

— Ne t'en fais pas, dit Betsy en se hâtant à leur suite. On t'attend pour le discours sur l'état de l'Union. Rien ne presse.

— Non, non, s'exclama Boynton, dont la voix monta d'une octave. Ça urge, au contraire. Le président est dans tous ses états. Soit dit en passant, ce n'est pas officiellement un discours sur l'état de l'Union.

— S'il vous plaît, Charles. Ne soyez pas si pédant.

Ellen faillit causer un carambolage en freinant brusquement. Elle se débarrassa de ses chaussures à talons hauts, couvertes de boue séchée, et courut sur l'épaisse moquette. Accéléra encore.

— Le président est toujours dans tous ses états, état de l'Union ou pas, lança Betsy dans leur sillage. Oh, vous voulez dire qu'il est fâché ? Il est toujours fâché contre Ellen.

Boynton toisa Betsy.

Il n'aimait pas Elizabeth Jameson. Betsy. Une non-initiée qui devait son entrée dans le cénacle à l'amitié qui la liait depuis toujours à la secrétaire d'État. Boynton savait que la secrétaire avait le droit de choisir une confidente, une conseillère. Règle qu'il n'approuvait pas. La présence d'une "outsider" introduisait toujours un élément d'imprévisibilité.

En plus, Betsy lui déplaisait. En privé, il la surnommait "Mme Cleaver" à cause de sa ressemblance avec Barbara Billingsley, la mère de Beaver dans la série télévisée. Une épouse modèle des années 1950.

Sûre. Stable. Docile.

Sauf que Betsy s'était révélée moins monolithique. En cours de route, elle semblait s'être transformée en Bette "Que ceux qui n'ont pas le sens de l'humour aillent se faire foutre" Midler. Boynton n'avait rien contre la Divine Miss M., mais il ne voulait pas d'elle comme conseillère de la secrétaire d'État.

Tout de même, Charles Boynton dut admettre que Betsy avait dit vrai. Douglas Williams ne portait pas la secrétaire d'État dans son cœur. Et le sentiment était pour le moins réciproque.

Le président élu avait causé une énorme surprise en confiant ce poste stratégique et prestigieux à une adversaire politique, une femme qui avait utilisé les vastes ressources dont elle disposait pour soutenir le rival de Williams dans la course à l'investiture du parti.

Ellen avait causé un choc encore plus grand en cédant les rênes de son empire médiatique à sa fille pour accepter la nomination.

Politicards, commentateurs et collègues avaient bu la nouvelle comme du petit-lait et l'avaient recrachée sous forme de rumeurs. Des spéculations qui avaient nourri les émissions d'affaires publiques pendant des semaines.

La nomination d'Ellen Adams avait été au cœur de toutes les conversations dans les soirées données à Washington. À

l'Off the Record, le bar souterrain de l'hôtel Hay-Adams, il n'avait été question que d'elle.

Pourquoi avait-elle accepté ?

Mais il y avait une question beaucoup plus importante et intéressante. Pourquoi le président élu avait-il proposé un poste au sein de son cabinet à la plus virulente et à la plus hargneuse de ses adversaires ? Le département d'État, rien de moins.

La rumeur la plus persistante voulait que Douglas Williams ait imité Abraham Lincoln en constituant une équipe de rivaux. Plus vraisemblablement, il s'était inspiré de Sun Tzu, le stratège militaire de l'Antiquité, et avait décidé de garder ses amis tout près de lui et ses ennemis encore plus près.

En l'occurrence, les deux théories s'étaient révélées fausses.

Pour sa part, Charles Boynton, Charles pour les intimes, ne se souciait de sa patronne que dans la mesure où les échecs d'Ellen Adams le faisaient mal paraître, lui. Et il n'avait pas l'intention de rester accroché aux basques de cette femme pendant qu'elle coulait.

Après le voyage en Corée du Sud, la destinée d'Ellen, et par voie de conséquence celle de Boynton, s'était considérablement assombrie. Et voilà qu'ils retardaient le foutu non-discours sur l'état de la foutue Union.

— Allez, allez. On se dépêche.

— Ça suffit, dit Ellen en s'immobilisant d'un coup. Je ne vais pas me laisser bousculer. Tant pis. Ils me prendront comme je suis.

— Impossible, dit Boynton, le regard paniqué. Vous avez l'air d...

— Vous l'avez déjà dit, répliqua-t-elle en se tournant vers son amie. Betsy ?

Il y eut une pause, et tout le monde entendit Boynton grogner.

— Tu es très bien, répondit calmement Betsy. Un peu de rouge à lèvres, peut-être.

Betsy en sortit un tube de son sac, y puisa aussi une brosse et un petit miroir.

— Vite, vite, fit Boynton en couinant presque.

À la vue des yeux injectés de sang d'Ellen, Betsy murmura :

— Un oxymoron entre dans un bar...

Ellen réfléchit, puis sourit.

— Et le silence est assourdissant...

Betsy sourit largement.

— Parfait.

Elle vit son amie prendre une profonde inspiration, confier son sac de voyage à son adjointe et se tourner vers Boynton.

— On y va ?

Malgré le calme qu'affichait la secrétaire d'État Adams, son cœur cognait fort dans sa poitrine lorsqu'elle s'engagea en sens inverse dans Mahogany Row, une chaussure crasseuse au bout de chaque main. Et monta dans l'ascenseur.

— Vite, vite, dit Amir en faisant signe à sa femme de se dépêcher. Ils sont là.

Ils entendaient les coups martelés sur la porte de la maison et les hommes crier avec autorité. Leur accent était prononcé, mais on ne pouvait pas se méprendre sur leurs intentions.

— Sortez de là, Bukhari. Tout de suite.

— Va, fit Amir en poussant Nasrin dans la ruelle. Cours.

— Et toi ? demanda-t-elle en serrant la sacoche contre sa poitrine.

Ils entendirent se fracasser la porte de leur maison de Kahuta, dans les environs d'Islamabad.

— Je ne compte pas. C'est toi qu'ils doivent intercepter. Je vais les distraire. File.

Au moment où elle allait se retourner, il l'agrippa par le bras et la serra contre lui.

— Je t'aime, dit-il. Et je suis fier de toi.

Il l'embrassa, si fort que leurs dents s'entrechoquèrent. Elle sentit le goût du sang qui s'échappait de sa lèvre fendue. Quand même, elle se cramponna à lui. Et lui à elle. De nouveaux cris retentirent, plus rapprochés, et ils se séparèrent enfin.

Il faillit lui demander de le prévenir quand elle serait en sécurité à destination. Il s'en abstint. Conscient qu'elle ne pourrait pas communiquer avec lui.

Conscient aussi, comme elle, qu'il ne survivrait pas à cette nuit.

Des murmures accueillirent l'annonce, par le sergent d'armes adjoint, de l'arrivée de la secrétaire d'État. Il était vingt et une heures dix, et les autres membres du cabinet étaient déjà assis.

Si Ellen Adams était absente, avaient spéculé certains, c'était parce qu'elle était la survivante désignée, même si la plupart croyaient que le président Williams lui aurait préféré une vieille chaussette.

En entrant, Ellen fit mine de ne pas remarquer le silence assourdissant.

Un oxymoron entre dans un bar...

Tête haute, elle suivit son escorte en saluant les représentants réunis de chaque côté, comme si tout allait pour le mieux.

— Vous êtes en retard, siffla le secrétaire à la Défense quand elle s'installa dans la première rangée, entre lui et le directeur du renseignement national. On a retardé le discours pour vous. Le président est furieux. Il pense que vous l'avez fait exprès afin que les réseaux se concentrent sur vous plutôt que sur lui.

— Le président se trompe, dit le DRN. Vous n'auriez jamais fait ça.

— Merci, Tim, dit Ellen.

C'était une rare manifestation de soutien de la part d'un des loyaux partisans de Williams.

— Après le fiasco sud-coréen, poursuivit Tim Beecham, je doute que vous ayez voulu attirer l'attention sur vous.

— Et qu'est-ce que vous portez, au nom du ciel ? demanda le secrétaire à la Défense. Vous vous êtes encore battue dans la boue ?

Il grimaça en plissant le nez.

— Non, monsieur le secrétaire. J'ai fait mon travail. Il faut parfois se salir, déclara Ellen en le toisant. Je constate que vous êtes comme toujours impeccable.

De l'autre côté, le DRN rit. Puis ils se levèrent.

— Monsieur le président de la Chambre des représentants, le président des États-Unis, lança le sergent d'armes.

Nasrin Bukhari courut dans les ruelles familières en louvoyant au milieu des cageots et des boîtes de conserve qui jonchaient le sol. Si elle heurtait un de ces objets du pied, le bruit alerterait ses poursuivants.

Elle n'hésita pas. Ne regarda pas derrière. Même quand les coups de feu retentirent.

Elle décida que l'homme avec qui elle était mariée depuis vingt-huit ans s'était enfui. Avait survécu. Avait échappé à ceux qui tentaient de les arrêter. De l'arrêter, elle.

Il n'avait pas été tué ni, pire, fait prisonnier. Dans l'attente d'être torturé jusqu'à ce qu'il révèle tout ce qu'il savait.

La fusillade s'interrompit, et Nasrin y vit la preuve qu'Amir avait réussi à se mettre en sécurité. Comme elle-même devait le faire à présent.

C'était capital.

À un demi-pâté de maisons de l'arrêt d'autobus, elle ralentit, reprit son souffle et, d'un pas calme, mesuré, alla prendre sa place dans la queue. Le cœur battant, mais le visage impassible.

Anahita Dahir était à son poste au Bureau des affaires de l'Asie du Sud et centrale du département d'État.

S'interrompant pour regarder le discours du président, elle se dirigea vers le téléviseur accroché au mur du fond.

Il était vingt et une heures quinze. Selon les analystes, le discours avait été retardé en raison de l'absence de la secrétaire d'État, la nouvelle patronne d'Anahita.

La caméra suivit le président nouvellement élu qui entra dans la salle somptueuse sous les applaudissements délirants de ses partisans et ceux, nettement plus mesurés, des membres de

l'opposition, qui digéraient encore mal leur défaite. Comme le président avait été assermenté à peine quelques semaines plus tôt, il était difficile de croire qu'il avait une idée juste de l'état de l'Union et que, dans le cas contraire, il serait prêt à l'admettre publiquement.

Le discours serait, selon les commentateurs, un numéro d'équilibriste : condamner à mots couverts l'administration précédente pour le gâchis qu'elle avait laissé derrière elle tout en affichant un optimisme prudent.

Il s'agissait de modérer les folles attentes nées de l'élection et de s'exonérer de tout blâme.

L'apparition du président Williams devant le Congrès était un numéro de music-hall, une sorte de kabuki. Les apparences comptaient plus que les mots. Et Douglas Williams savait indiscutablement se donner des airs présidentiels.

Et pourtant, tandis qu'il traversait la chambre en souriant et en saluant avec effusion ses amis et ses ennemis politiques, la caméra revenait sans cesse vers la secrétaire d'État.

Là résidait la tension dramatique. Là se trouvait la véritable histoire de la soirée.

Les analystes s'étourdissaient de spéculations. Que ferait le président Williams en arrivant devant sa secrétaire d'État ? Ellen Adams, répétaient-ils jusqu'à plus soif, rentrait à l'instant d'un désastreux premier voyage au cours duquel elle avait réussi à s'aliéner un allié essentiel et à déstabiliser une région à l'équilibre déjà fragile.

Le moment de leur rencontre, ici, dans la chambre, serait vu par des centaines de millions de personnes dans le monde et inlassablement repris dans les médias sociaux.

L'impatience était palpable.

Les analystes se penchèrent pour mieux décoder le message du président.

La jeune agente du Service extérieur était seule dans le service, hormis son supérieur, retranché dans son bureau. Elle se rapprocha de l'écran, curieuse d'assister à l'échange entre son nouveau président et sa nouvelle patronne. Elle était si captivée qu'elle n'entendit pas le timbre sonore de son ordinateur annonçant la réception d'un message.

Pendant que le président s'avançait, s'arrêtait pour dire quelques mots et saluer de la main, les analystes politiques discutaient des cheveux d'Ellen Adams, de son maquillage et de ses vêtements, tachés de ce qu'ils espéraient n'être que de la boue.

— On dirait qu'elle sort d'un rodéo.

— Et qu'elle entre dans un abattoir.

Nouveaux rires.

Enfin, un des analystes souligna que la secrétaire d'État n'avait certainement pas eu le projet de se montrer dans cette tenue. Il fallait plutôt y voir la preuve du travail acharné qu'elle accomplissait.

— Elle descend à peine de l'avion de Séoul, rappela-t-il.

— Où, paraît-il, les pourparlers sont rompus.

— J'ai dit qu'elle travaillait fort. Pas efficacement.

Ensuite, ils évoquèrent sur un ton grave les conséquences potentiellement désastreuses de l'échec sud-coréen. Pour la secrétaire d'État comme pour la toute nouvelle administration. Pour les relations qu'elle entretenait avec cette région du monde.

C'était aussi du théâtre, comprit la jeune agente. Une seule rencontre, même catastrophique, ne risquait pas de causer des dommages irréparables. Mais, en observant sa nouvelle patronne, elle comprit aussi qu'il y avait eu des dégâts.

Bien que relativement novice, Anahita Dahir était assez perspicace pour savoir que, à Washington, les apparences ont souvent plus de poids que la réalité. Au point de s'y substituer parfois.

La caméra s'attarda sur la secrétaire d'État, tandis que les analystes s'employaient à la démolir.

Contrairement aux commentateurs, Anahita Dahir voyait une femme de l'âge de sa mère, le dos droit, la tête haute. Attentive. Respectueuse. Elle la regarda se tourner vers l'homme qui s'avançait. Attendre calmement son sort.

Aux yeux d'Anahita, la tenue débraillée de cette femme ajoutait à sa dignité.

Jusque-là, la jeune agente du Service extérieur s'était contentée de faire sien le jugement des commentateurs et de ses

collègues analystes : la nomination d'Ellen Adams était un geste politique cynique fait par un président habile.

Pendant que le président s'approchait et que la secrétaire d'État se blindait en prévision de l'assaut, Anahita ne fut plus si sûre de partager ce point de vue.

Elle mit le téléviseur en sourdine. Inutile d'écouter la suite.

En retournant à son poste de travail, elle remarqua enfin qu'elle avait reçu un message. En l'ouvrant, elle constata que des lettres en ordre aléatoire occupaient l'espace où aurait dû figurer le nom de l'expéditeur. Et que le message lui-même se composait uniquement d'une série de chiffres et de symboles.

Ellen crut que le président allait l'ignorer.

— Monsieur le président, dit-elle.

Il s'immobilisa, regarda derrière elle, à travers elle, en hochant la tête et en souriant aux personnes campées à gauche et à droite d'Ellen. Puis il se pencha sur elle, au risque de lui heurter le visage du coude, pour serrer la main de la personne qui se trouvait derrière. Ce n'est qu'à ce moment que, lentement, très lentement, il laissa son regard croiser celui d'Ellen. L'animosité était si palpable que le secrétaire à la Défense et le directeur du renseignement national reculèrent d'un pas.

“Dans tous ses états” ne donnait pas une idée juste de la fureur du président, et ces hommes n'avaient aucune envie de se faire éclabousser au passage.

Devant les caméras et des millions de téléspectateurs, le beau visage de l'homme, sévère, dénotait plus de déception que de colère. C'était celui d'un parent attristé par le comportement d'une enfant bien intentionnée mais rebelle.

— Madame la secrétaire d'État. *Incompétente de merde.*

— Monsieur le président. *Arrogant trou du cul.*

— Vous voulez bien passer me voir au Bureau ovale avant la réunion du cabinet, demain matin ?

— Avec plaisir, monsieur.

Il s'éloigna, et elle le suivit du regard en prenant un air chaleureux. À titre de membre loyale de son cabinet.

Une fois assise, elle écouta poliment le président Williams commencer son discours. Plus il avançait, cependant, et plus elle se sentait transportée. Non pas par la rhétorique, mais bien par une dimension plus profonde que les mots.

La solennité, l'histoire, la tradition. Elle se laissa soulever par la majesté, la force, la grandeur tranquille et la grâce de l'occasion. Par le symbolisme, sinon par le contenu.

On adressait aux amis comme aux ennemis du pays un message d'une grande force. Message de continuité, de puissance, de résolution et de responsabilité. Les torts causés par l'administration précédente seraient réparés. Les États-Unis étaient de retour.

Ellen Adams fut si émue qu'elle en oublia son antipathie pour Douglas Williams. Sa méfiance et ses soupçons aussi, aussitôt remplacés par la fierté. La stupéfaction. À l'idée que la vie l'ait conduite jusque-là. Lui ait offert la possibilité de servir son pays.

Elle avait beau avoir l'air d'une clocharde et puer l'engrais, elle était la secrétaire d'État. Elle aimait son pays et ferait l'impossible pour le protéger.

Nasrin Bukhari prit place au fond de l'autobus et s'obligea à regarder droit devant elle. Ni vers la vitre, ni vers la sacoche posée sur ses genoux, qu'elle serrait de toutes ses forces.

Ni vers les autres passagers. Elle devait à tout prix éviter les contacts visuels.

Elle s'efforça d'adopter une expression neutre, ennuyée.

L'autobus s'ébranla et entreprit en brinquebalant le trajet jusqu'à la frontière. En principe, elle devait prendre l'avion, mais, sans en parler à personne, même pas à Amir, elle avait modifié ses projets. Les individus chargés de l'intercepter la croiraient pressée de quitter le pays. Ils l'attendraient à l'aéroport. Au besoin, ils mettraient des agents à bord de tous les vols. Ils ne reculeraient devant rien pour l'empêcher d'arriver à destination.

S'il était capturé et torturé, Amir révélerait le projet de Nasrin. Elle avait donc dû en changer.

Nasrin Bukhari aimait son pays et ferait l'impossible pour le protéger.

Y compris laisser derrière elle ceux qu'elle aimait.

Anahita Dahir regardait fixement l'écran de son ordinateur. Les sourcils noués, elle en vint rapidement à la conclusion qu'il s'agissait d'un pourriel. C'était plus fréquent qu'on aurait pu le croire.

Tout de même, elle jugea prudent de faire confirmer son impression. Après avoir frappé, elle se pencha dans l'entrebâillement de la porte de son superviseur. Il écoutait le discours en secouant la tête.

— Quoi ?

— Un message. Un pourriel, je crois.

— Fais voir.

Elle s'exécuta.

— Tu es sûre qu'il ne vient pas d'une de nos sources ?

— Certaine, monsieur.

— Bien. Alors efface-le.

Elle obéit. Mais pas avant de l'avoir noté sur un bout de papier. Au cas où.

19/0717, 38/1536, 119/1848.